

SOUVENIRS DE LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE

PAR

WALLY TROUTT

SOLDAT BRITANNIQUE
DANS LA 6IEME DIVISION AIRBORNE



Écrit en l'an 2009, à l'âge de 89 ans

Wally Troutt raconte son expérience du Débarquement en Normandie
Le Jour J, 6 juin 1944

En septembre 1939, j'avais 19 ans et je travaillais dans la Société Coopérative de Batheaston, un village près de la ville de Bath, au sud-ouest de l'Angleterre. Un jour je dus rendre visite à Madame England qui habitait Eagle House, Eagle Corner, North End dans le Batheaston. Elle m'invita à entrer. On écouta tous les deux l'annonce du Premier Ministre à la radio – ce fut la déclaration de guerre contre l'Allemagne.

Le 27 février 1940, à peu près six semaines après mon 20^{ième} anniversaire, je reçus mes feuilles de route m'ordonnant de me présenter à l'Académie Militaire d'Aldershot pour commencer ma formation militaire. Ainsi commença ma vie dans l'Armée, qui allait durer six ans. Tous les jeunes hommes âgés de 20 ans ou plus devaient se battre pour leur pays et pour la liberté.

Au printemps 1940 l'Armée allemande envahit la Belgique et la France, chassant l'Armée britannique de Dunkerque, la repoussant hors la France. L'Angleterre seule faisait alors face à l'Allemagne. Il fallait reconstruire une nouvelle Armée britannique. Les nouvelles recrues assistaient à des cours de formation militaire en Angleterre, pour acquérir les compétences nécessaires.

Le Luftwaffe d'Hitler commença à bombarder l'Angleterre en août 1940, dans l'espoir de la forcer à se soumettre. Hitler voulait détruire la Royal Air Force et la Marine britannique, ainsi que les villes principales d'Angleterre. On nomma ces bombardements affreux 'le Blitz' – les Anglais en souffrirent beaucoup. Les ports de la côte du sud comme Southampton, Portsmouth et Plymouth étaient gravement endommagés pendant ces bombardements. On craignait qu'Hitler envahisse l'Angleterre comme il avait déjà envahi la Belgique et la France.

Nous nous rendîmes dans la ville sinistrée de Plymouth, dont le centre était presque anéanti par des bombardements lourds et fréquents. Une bombe explosa tout près de moi dans une maison ruinée de Fore Street, Devonport – c'était une bombe à retardement. Je fus presque jeté en l'air par l'explosion, et reçus une blessure à l'œil droit. On m'emmena à l'hôpital militaire de Plymouth où on m'opéra pendant 4 heures. J'eus de la chance – je survécus.

En 1942 je reçus une affectation militaire pour aller à Somerton, dans le comté de Somerset, à quelques 30 kilomètres de Bath. Je m'imaginai y être loin des bombardements – ce qui ne fut pas vrai, hélas. En effet, un samedi en avril 1942, vers 11 heures de matin, j'étais dans la rue près de la gare de Bath, attendant le camion qui me rendrait au camp dans le Somerset, quand le bombardement de Bath éclata. Le chauffeur du camion n'arriva pas à mettre le moteur en marche, et il appela notre camp pour commander une pièce détachée. En même temps, la première bombe tomba dans la rue de Southgate près du cinéma Odéon.

La maison dans laquelle cette bombe explosa appartenait à mes amis les Prescott. Toute la famille périt. Une autre bombe tomba dans la rivière derrière la gare. La maison de ma famille tomba en ruines, ainsi que l'église Saint James. Le lendemain le bombardement continua. On me donna une permission pour aller voir si ma famille était toujours en vie. Je les retrouvai sains et saufs, ils s'étaient réfugiés dans la ville de Stratton-on-Fosse. Plus tard ils déménagèrent dans une maison à Regent's Terrace, Widcombe. Plus de 400 personnes périrent dans le Blitz de Bath, et plus d'une centaine de bâtiments furent détruits.

En automne 1942, suite aux bombardements de Bath, je fus affecté au nord de l'Angleterre, dans un petit village, Sledmere, situé à peu près 12 kilomètres de la ville de Bridlington, dans le Yorkshire. Cette région s'appelle les Wolds. Il existait dans ce village beaucoup de monuments commémoratifs, datant de la Première Guerre Mondiale. Un fermier du village nous demanda de l'aider à faire sa récolte de blé. C'était un travail dur, et nous nous musclions, tout en continuant à assurer la production alimentaire pour les Anglais.

La Deuxième Armoured Division était logée près du village, dans un château, la propriété de Sir Richard Sykes. Nous dormions dans les écuries de ce château – elles n'étaient pas trop mauvaises comme dortoirs! Un de mes amis, Arthur Tebbit, qui m'accompagna plus tard lors des débarquements du Jour J, tomba amoureux d'une jeune fille de Sledmere, et ils célébrèrent leurs noces dans l'église du Priory dans le village. Je ne sais pas si Arthur survécut au Débarquement. J'ai essayé de le retrouver

après la guerre, ainsi qu'un autre copain, Jack Sharky, mais sans succès, malheureusement.

Je passai beaucoup de temps dans le Yorkshire, qui est mon comté préféré après le Somerset. J'en garde beaucoup de souvenirs agréables, surtout des gens que j'y rencontrai. J'ai de bons souvenirs aussi de Sedgefield, une ville dans le Durham, le comté voisin, où je fus affecté après mon retour du camp allemand Stalag 4B. Pendant ce temps je fis la connaissance de la famille Garbutt, qui étaient des gens très sympathiques. Après les horreurs de la guerre, c'était merveilleux de connaître de telles personnes.

En août 1943, une annonce apparaît sur le tableau d'affichage de la Deuxième Armoured Division: Monsieur Winston Churchill, le Premier Ministre britannique, recherchait des recrues de tous les rangs, pour former une Division Airborne. Mes copains et moi posâmes notre candidature, et la semaine suivante, un officier du Para Regiment vint nous interviewer. Nous fûmes soumis à des tests rigoureux pour vérifier que nous possédions les qualités psychologiques et la force physique nécessaire.

Nous y réussîmes tous! Après quoi nous voyageâmes jusqu'à Hardwick Hall, Chesterfield pour subir une formation dure. Puis ce fut un voyage à l'aéroport de Ringway, près de Manchester, pour s'entraîner aux sauts en parachute. Nous sautions de nacelles attachées à des montgolfières tractées par des avions. Chacun de nous devait faire 8 sauts, y compris un saut nocturne. Après cela, on nous donna notre béret rouge et on nous conféra l'insigne de la Royal Air Force. Puis, nous allâmes à Bulford, sur le Salisbury Plain, pour recevoir encore de la formation très rigoureuse. Avant de sauter de l'avion, il fallait attendre jusqu'à la dernière minute, pour que tous les parachutistes arrivent à terre en groupe assez serré.

On nomma notre Division 'la Sixième Airborne', bien qu'il n'y en avait qu'une seule. C'est parce que Winston Churchill voulait duper les Allemands, en leur faisant croire qu'il existait six Divisions Airborne.

Le bruit courut, en vue de tous ces préparatifs, que l'Armée allait bientôt former un Deuxième Front. En printemps 1944 la Division fit un défilé le long des rues de la ville de Salisbury, puis nous assistâmes à un service dans la Cathédrale. A la fin de mai 1944 nous partîmes dans un autre camp près de la route de Devizes, où nous restâmes pendant une semaine. On nous défendit de sortir ou de prendre contact avec le public. Nous devions apprendre par cœur les détails d'une maquette de Normandie et apprendre les sites de sauts en parachute. A cause du mauvais temps, il fallait reporter notre départ pour l'aérodrome de Fairford, prévu pour le 4 juin.

Le 5 juin nous prîmes un camion jusqu'à Fairford. Les enfants du village coururent à la rencontre de nos camions, réclamant de l'argent. Ils devinèrent que nous partions pour une mission dangereuse. Ils recueillirent une coquette somme d'argent dans leurs bonnets. Le ministre de religion qui devait nous accompagner en opération, célébra un service à l'église, pendant laquelle nous songeâmes à ce que nous deviendrions après notre descente en parachute le jour suivant. Un avion de bombardement *Stirling* fut adapté afin de nous transporter. Nous nous disions, 'Maintenant, ça y est!'

Le général Montgomery et le général Eisenhower, Commandant en Chef des Opérations Militaires, nous transmirent des messages d'encouragement. On nous les lut à haute voix: 'On appellera ce jour *D Day*, c'est à dire *Le Jour de la Délivrance*. Il s'agit de libérer les peuples de l'Europe et de l'Angleterre - car les Anglais eux aussi ont ressenti la menace d'une invasion allemande'.

Nous partîmes vers 23 heures, la nuit du 5 juin 1944, vers la Normandie. En bas, en mer, naviguaient les troupes de marins qui allaient débarquer sur les plages de Normandie – entre eux, mon frère cadet.

A mesure que nous nous approchions de la côte normande, nous entendions le bruit de plus en plus assourdissant du feu des Allemands. Nous étions terrifiés, d'autant plus que les projecteurs allemands éclairaient nos avions. Tout à coup, il y eut un bruit de métal écrasé – notre avion avait été touché. On nous ordonna de sauter. Je sautai avec je ne sais combien d'autres. Là où je tombai, l'endroit était silencieux - un champ, des vaches, un petit ruisseau, des broussailles. Je me débarrassai de mon parachute

que je cachai sous quelques arbustes. J'escaladai une petite colline, puis m'aperçus d'une énorme lueur rose vers l'ouest, ce devait être la ville de Caen qui brûlait.

En marchant, j'entendis quelqu'un bouger et tout d'un coup je m'aperçus de mon copain Jock Trail. On se salua, extrêmement soulagés de se retrouver. On continua ensemble, puis nous nous aperçûmes de deux autres personnes – c'était, grâce à Dieu, Ernie Mold et Jamie Jameson, des soldats qui étaient venus dans le même avion que nous. Quant aux autres hommes de notre avion, on ne les revit plus.

Nous nous décidâmes à continuer vers l'ouest jusqu'à ce qu'on se repère plus clairement où on se trouvait. En effet nous étions tombés loin de l'endroit où nous souhaitions atterrir. Nous marchâmes à travers un champ et entendîmes au-dessus de nos têtes le bruit d'un avion sans moteur – c'était un planeur, qui volait tellement près du sol qu'il nous frôla presque en passant. Nous nous couchâmes au sol, et nous sentîmes le courant d'air quand le planeur passa, à une distance d'environ un mètre. Dans le planeur – nous l'apprendrions plus tard – il y avait huit ingénieurs de notre Division. Ils furent contents de découvrir, plus tard, que nous étions des parachutistes anglais !

Vers 2 heures du matin, le 6 juin 1944, nous entendîmes des coups de feu assez près de nous, et nous pensâmes que les fusils étaient ceux de notre Division qui se battait. Le but principal de la Division fut de démolir les ponts qui traversaient la rivière Dives, ainsi que les batteries allemandes situées sur les plages du Débarquement.

Notre groupe se composait maintenant de 12 soldats. Nous continuâmes à marcher vers l'ouest, dans l'espoir de prendre contact avec nos troupes principales. Nous devinâmes que notre position se situait du mauvais côté de la rivière Dives et que nous étions très loin de la ville de Rainville, où nous avions souhaité établir notre quartier général.

Nous nous approchâmes d'un petit village, Grangues, où nous entendîmes beaucoup de bruit et d'activité. Un avion Stirling s'était écrasé dans le parc du château voisin, et la plupart des soldats à l'intérieur étaient morts. Les survivants, huit parachutistes, furent capturés par les Allemands, qui les désarmèrent et les fusillèrent – même les

blessés. Un autre avion atterrit près de notre groupe, il prit feu et tous les occupants furent brûlés vifs.

Après avoir parcouru quelques champs, nous arrivâmes près d'un petit chemin où nous vîmes un convoi de véhicules allemands qui s'approchaient de nous. Quelques-uns d'entre nous se mirent à traverser le chemin pour s'éclipser dans les broussailles de l'autre côté. Jock, un ingénieur et moi restâmes dans le petit chemin, incapables de nous sauver, pendant que le bruit du feu s'approchait de nous. Nous descendîmes une petite colline en glissant, et arrivâmes en face de quelques bâtiments, où un homme de garde allemand était de patrouille. Jock et moi nous sauvâmes, mais pas l'ingénieur; nous l'attendîmes un bon bout de temps, mais il ne reparut pas.

Nous continuâmes à marcher le long du petit chemin, puis nous entendîmes le bruit d'un char qui roulait vers nous. Nous nous cachâmes dans un fossé; les soldats dans le char ne nous virent pas, heureusement - le char sortit de la route, traversa un champ et disparut. A mesure que le jour se levait, on entendait encore du feu d'armes légères. Nous montâmes sur une autre colline pour mieux cerner ce qui se passait. Du sommet, nous vîmes un large plan d'eau - la Dives et le marécage où 192 parachutistes se noyèrent, comme nous l'apprîmes plus tard. Les cadavres de ceux-ci ne furent jamais retrouvés. Nous dirigeâmes nos pas vers une petite ferme, dans l'espoir d'y trouver des Français amicaux qui nous aident.

Nous avions très faim, donc nous restâmes quelques minutes dans notre cachette pour manger et boire un peu. Il y eut un grand va et vient de troupes allemandes et françaises le long de la route à côté. On entendit une canonnade de la Marine britannique - cela devait être les premiers débarquements. Nous attendîmes quelques minutes, hésitant, visant la petite ferme, nous nous demandions si nous pourrions y parvenir, ou s'il y aurait des Allemands là-bas. Enfin nous y allâmes. Il n'y avait personne; nous nous arrêtâmes, nous demandant comment nous allions rejoindre la rive opposée de la rivière. Tout ce temps, nous entendions les coups de feu, assez près de nous. Nous trouvâmes pas mal d'armes allemandes dans les remises de la ferme. Nous décidâmes de rester là quelque temps.

On apprit, plus tard, que trois de nos collègues furent assassinés dans une ferme voisine. En plus, six parachutistes furent fusillés dans la petite église dans le hameau de Brucout, situé près de la ferme où nous nous réfugiâmes. Une patrouille allemande s'installa près de la ferme, et commença à tirer. Deux avions allemands passèrent dans le ciel, en direction des plages de Normandie. Nous nous rendîmes compte qu'il ne nous resta aucune chance de nous évader. Le chef de la patrouille allemande, qui parlait très bien anglais, nous interrogea et nous fouilla, à la recherche d'armes, mais nous les avions cachés dans la cheminée. Il nous dit qu'il avait vécu pas mal de temps en Angleterre, à Nottingham. Il nous assura que nous avions de la chance, car Rommel avait cessé de pratiquer le massacre systématique des parachutistes. Précédemment, Hitler avait ordonné l'exécution de tous parachutistes capturés.

A la ferme, deux avions allemands nous survolèrent, en direction des plages du débarquement. On nous amena vers un groupe d'environ une centaine de soldats anglais. Pas loin d'eux, il y avait un planeur qui s'était écrasé contre un gros arbre; il n'y avait pas de survivants. Nous entendîmes les avions allemands qui revenaient. On nous garda en détention à cet endroit pendant trois jours; on nous donna un peu de pain et de la tisane de menthe. Puis on nous amena dans des camions dans un petit village, Pont l'Evêque. Au moment de notre départ, deux avions Spitfire tirèrent sur les gardes allemands, qui se mirent à plat ventre dans le camion. Nous saluâmes les avions en agitant nos bérêts rouges, et ils s'éloignèrent. Nous vîmes des rails de chemin de fer complètement inutilisables – la RAF les avaient bel et bien détruits.

Nous campâmes pendant une semaine dans une école du village. On nous donna du mauvais pain et encore de la tisane de menthe – cela était notre nourriture principale pendant le reste de notre séjour dans les camps.

Nous continuâmes le voyage en camion, passant par Paris où des gens nous jetèrent du pain, que nous dévorâmes. Il était délicieux. On nous amena à la gare, où on nous fit grimper dans des wagons à bestiaux, environ 50 prisonniers dans chaque wagon du train. Nous y restâmes toute la semaine qui suivit, en route pour Châlons-sur-Marne. Nous souffrîmes de la faim et de conditions de vie très dures.

On nous donna deux seaux, l'un pour contenir de l'eau, l'autre pour servir à nos besoins. A Châlons nous restâmes dans une ancienne caserne française, que le RAF venait d'attaquer. On ne nous traita pas trop mal quand même; nous avions de quoi manger.

Ensuite, ce fut deux semaines d'enfer dans le train, en route pour Trier sur le Rhin. Le souvenir de ce temps-à me fait penser aux horreurs souffertes par les Juifs, voyageant vers les camps de concentration.

Nous restâmes une semaine à Trier, dans le Stalag 12A. Là je vis mon copain Jock pour la dernière fois. La Gestapo prit ma photo, que je garde toujours – on l'a retrouvée dans le Stalag 4B, quand les Russes ont libéré le camp en 1945.

Après Trier, nous voilà encore une fois dans les wagons à bestiaux, pour faire un voyage qui dura trois semaines, en route cette fois pour le Stalag 4B. Ce camp se trouvait près du village Muhlbert-sur-Elbe, à peu près 30 kilomètres de Dresden, assez proche du château de Colditz, le célèbre camp de prisonniers de guerre.

Le camp Stalag 4B était énorme. Il y avait dans le camp environ 25.000 prisonniers de guerre de toutes les nationalités, y compris des Russes que les gardes allemands traitaient avec beaucoup de brutalité. Il y avait des rats partout dans le camp, même dans nos lits qui étaient des couchettes à trois niveaux, équipés de matelas de paille. Les rats mangeaient la paille des matelas et les pains fades de farine de maïs qu'on nous donnait à manger. Parfois, on nous envoyait des paquets de nourriture, provenant du Canada, des Etats-Unis, de l'Angleterre. Chaque prisonnier reçut le quart d'un de ces paquets. Puis, après un certain temps, les paquets cessèrent d'arriver. Les Allemands blâmèrent les bombardements britanniques.

Chaque jour, à six heures du matin, nous devions assister à l'appel général du camp. Parfois, on restait debout, dehors, en dépit d'un froid glacial, pendant 2 heures. Une fois il y eut le typhus dans le camp. Les gardes venaient souvent fouiller nos cabanes. Nous cachions la radio que nous écoutions pour nous tenir au courant de l'évolution

de la guerre. Nous avons affichée sur une cloison, une carte du Front de l'Ouest, sur laquelle nous attachions des épingles pour situer les progrès des Forces Alliés.

En février 1945, environ 600 prisonniers arrivèrent, après avoir marché du camp de concentration d'Auschwitz jusqu'à notre camp. Il faisait un froid affreux, la neige était profonde – qu'est-ce qu'ils avaient dû souffert! Ils étaient dans un état pitoyable. Dieu merci, ils furent, comme nous, libérés deux ou trois mois plus tard. Le pasteur nous demanda de trouver des vêtements chauds et de la nourriture pour donner aux nouveaux prisonniers. Il célébra un petit service religieux, pour nous aider à mieux supporter l'horreur des ces événements. On termina le service par l'hymne 'Be Still My Soul'. Ces pauvres gens étaient pour la plupart des jeunes femmes âgées de 16 ans ou plus. Elles craignaient surtout les fours de gaz. Nous leur dûmes que la guerre allait bientôt s'achever; l'Armée russe s'approchait de notre camp.

Le prêtre essaya de nous garder sains, en célébrant des services dans l'église. Il y avait toujours beaucoup de monde qui assistait à ses services. Son hymne préféré était 'Be Still My Soul' dont la mélodie mélancolique vient de la symphonie 'Finlandia' de Sibélius, le compositeur finlandais. Voici les paroles de cet hymne:

*Sois tranquille mon âme,
Car Dieu est tout près,
Le Grand Prêtre est à tes côtés
Le Seigneur lui-même t'accompagne.
Les anges font révérence devant lui.
Dieu le Seigneur s'approche de toi
Pour recevoir ton coeur
Il se dévoue à ses peuples,
Pour qui une fois il est mort,
Il plaide pour toi,
Il te donne du pain qui vient du ciel
Son coeur, son sang un mystère.
Viens, Seigneur! Tu nous appelles,
Tu me demandes de prier avec toi,
Je me donne à toi, mon Dieu,
Je prends ma nourriture de toi
Tu es mon Sauveur.*

Le même air s'utilise pour l'hymne gallois 'For Our Dear Land'.

Je découvris un secret qui expliqua le grand nombre de visites de la Gestapo dans le Stalag 4B. Le bruit courut que la mère d'un officier de la RAF, qui s'appelait Jenny, entraînait dans le camp en cachette pour voir son fils. Elle était anglaise, tandis que son mari était un pilote allemand.

Un jour des soldats américains attaquèrent le camp et deux gardes furent abattus. Les Américains touchèrent, en plus, un train de munitions. Le bruit des explosions continua pendant plusieurs jours. Un des pilotes américains fut abattu et il tomba en plein milieu de notre camp, où on le fit prisonnier. Donc il connut un peu de la vie de prisonnier de guerre. Je rencontrai dans le camp un de mes collègues qui avait travaillé dans le même magasin que moi à Bath, lorsque nous étions adolescents. Puis il avait été mitrailleur arrière dans un avion qui fut abattu au début de la guerre.

Une semaine après l'arrivée des prisonniers du camp de concentration, les Allemands partirent et les soldats russes arrivèrent. En avril nous fûmes libérés. Ensuite – ce fut un massacre. Le bruit courait que le Commandant du Stalag 4B, ainsi que quelques gardes allemands, furent assassinés, pendus aux arbres. Les Russes tuèrent et violèrent les villageois de Muhlberg - c'était une espèce de vengeance contre les Allemands. Les prisonniers, presque morts de faim, sortirent pour saisir quelques morceaux de nourriture. Les villageois étaient terrorisés, leurs maisons détruites.

Il y avait partout dans le camp des corps de prisonniers de guerre russes qui avaient trouvé la mort en captivité – c'était affreux. C'est à ce moment-là que mon ami Alan Slater s'aperçut de ma photographie dans le bureau de la Gestapo.

Les Russes se décidèrent à nous livrer aux Américains. On nous transporta dans une petite ville, Riesa sur l'Elbe. Durant cette période, en me promenant, je rencontrai une fille allemande qui parlait anglais. Nous causâmes; puis un soldat russe armé d'un fusil m'ordonna de l'accompagner. Il me conduisit à l'hôtel de ville où un officier supérieur m'interrogea. Je lui dis que j'étais anglais et que j'habitais Bath. Je dus nommer des villages dans les environs de Bath. Il fut satisfait de mes réponses, il m'expliqua qu'ils étaient en train de chercher des Nazis.

On nous transféra finalement aux Américains à Magdeberg, où nous apprîmes beaucoup la nourriture américaine ! En plus on nous donna 1000 cigarettes à chacun. Nous retournâmes en Angleterre dans un avion Dakota.

Je n'appris jamais, malgré mes efforts, ce que sont devinrent mes copains Jock Trail et Arthur Tebbit. La première nuit, le parachute de Jack Sharky se coinça dans un arbre, et alors qu'il fut suspendu, les Allemands lui tirèrent dessus; il fut frappé à la poitrine. On le transporta immédiatement dans un hôpital en Angleterre, et heureusement on lui sauva la vie. Un autre copain, Stan Carrington, fut blessé lors d'une explosion et on dut lui amputer la jambe au ras du genou. Un autre mourut quand son avion fut abattu dans le marécage de la rivière Dives.

Ernie Mold, un des parachutistes qui a sauté la même nuit que moi, a réussi à gagner Rainville, aidé par une femme française et son fils. Ernie habite actuellement à Lynton dans le Devon, ville jumelée avec Pegasus Bridge, Benouville.

Quand je revins en Angleterre je n'étais pas en bonne forme et je dus passer un certain temps dans le York Military Hospital. Je ne rentrai jamais dans la Sixième Airborne. Après mon séjour à l'hôpital, j'allai dans un centre de convalescence à Bideford, Devon, pour récupérer mes forces. Pendant ma convalescence je réfléchis beaucoup sur les moments horribles subis dans le camp de prisonniers de guerre en Allemagne. Je me rappelai des gens pitoyables qui sont vinrent dans notre camp depuis le camp de concentration. Beaucoup de ces prisonniers trouvèrent la mort pendant leur voyage, et beaucoup d'autres moururent dans le Stalag 4B. En février 1945 il faisait un froid extrême; les prisonniers venant d'Auschwitz ne portaient que des vêtements légers, et ils avaient terriblement faim. Nous, on avait faim, mais pour eux c'était autre chose - ils crevaient presque de faim.

Plus tard, je découvris que les Anglais traitaient les prisonniers de guerre allemands assez bien, et qu'on les nourrissait bien. Plusieurs prisonniers travaillaient dans des exploitations agricoles et gagnaient de l'argent pour leur travail. C'est l'inverse de ce que nous éprouvions dans les camps en Allemagne, où les gardes fusillaient des hommes pour n'importe quelle prétexte, par exemple si on marchait du mauvais côté d'une ligne marquée sur le sol. Les prisonniers de guerre allemands avaient une belle

vie en comparaison avec la nôtre dans les prisons en Allemagne. Si les Allemands nous avaient vaincus, le Jour J, et qu'ils nous avaient repoussés dans la Manche, notre vie en Angleterre et en Europe aurait été vraiment différente, ces jours-ci. Je veux qu'on raconte cela aux écoliers d'aujourd'hui.

Avec la liberté arrivèrent de nouveaux problèmes – comment rentrer chez soi, comment reprendre la vie normale. Si c'était difficile pour nous, des prisonniers de guerre des Forces Alliées, c'était d'autant plus dur pour les survivants des camps de concentration – sans pays, sans argent, ayant perdu leurs familles et leurs maisons.

De retour à Bath, ma famille organisa une magnifique fête pour m'accueillir encore une fois dans ma ville natale. Je me rendis compte à quel point j'étais chanceux – j'assistai à mon 'Welcome Home Party', tandis que tant d'autres avaient péri. Je me souvins de mon père qui subit les horreurs des tranchées pendant la première guerre mondiale. Je compris la peur qu'il avait ressentie dans les tranchées, jour après jour, semaine après semaine, alors que les obus explosaient au dessus de sa tête. J'eus l'impression qu'il avait souffert beaucoup plus que moi. Je rentrai à mon poste dans le magasin Co-opératif à Bath, où mes employeurs me donnèrent une fête et me payèrent une prime, ce qui me fit vraiment plaisir.

J'avais des problèmes de santé au niveau de l'estomac mais heureusement les médecins les guérèrent finalement. On m'expliqua que c'était normal pour quelqu'un qui avait vécu pendant un certain temps dans les camps de prisonniers de guerre. Les souvenirs des horreurs dont j'avais été témoin, me causèrent des insomnies, d'autant plus que je m'approchai de l'âge de retraite. Je m'y attendis, car mon père avait souffert de la même façon à mesure qu'il vieillissait.

Chaque fois que je peux, actuellement, je voyage en Normandie, accompagné de mon fils, pour visiter le village de Grangues et ses aimables habitants. C'est le village où j'ai sauté de l'avion, cette nuit dramatique qui a précédé le Jour J. J'espère surtout y aller cette année, pour fêter le soixante-quinzième anniversaire du Débarquement. Je séjourne chaque fois chez mes très bons amis Chantal et André Bosquin. André avait 6-1/2 ans lors des débarquements; il est actuellement maire de la ville! Les gens du village nous reçoivent avec beaucoup de chaleur, très reconnaissants de ce que nous avons

fait la nuit du 5 juin 1944. Maintenant j'ai 89 ans et je ne sais pas combien de fois je pourrai encore assister à la cérémonie commémorative qui se tient à Grangues; cela dépendra de mon état de santé durant les années qui viendront.

Jusqu'ici j'étais trop occupé dans la vie pour raconter ce qui m'est arrivé pendant la deuxième guerre mondiale, mais maintenant que je suis en retraite et que j'ai plus de temps libre, je peux me souvenir de cette période entre 1939 et 1946, des événements tragiques de la guerre et des pauvres gens qui ont souffert les horreurs des camps de la mort. J'espère que les générations futures ne subissent jamais une telle expérience. Actuellement nos jeunes se battent contre les terroristes qui menacent notre planète. Il semble que les êtres humains n'apprendront jamais à vivre en paix!

Chaque fois que je rends visite en Normandie je rencontre beaucoup d'écoliers à qui je raconte mes souvenirs de la guerre. J'ai également raconté mes souvenirs du Jour J aux écoliers anglais à Bath. Mais une fois, en 2003, un groupe de jeunes m'a attaqué alors que je garai ma voiture dans le garage. Ils ont abîmé la voiture, et les réparations m'ont coûté plus de 150 euros. Il faisait trop sombre pour donner à la police une bonne description des coupables, et ils ne les ont jamais retrouvés. Le jour suivant, je suis allé au service des commémorations.

J'espère que, de nos jours, les jeunes gens se rendent compte que les soldats des deux guerres mondiales, en se battant dans les tranchées et sur les plages du Débarquement, ont changé le monde pour le mieux. J'espère qu'on lira mes mémoires, et que ce que j'ai écrit dans ces pages donnera une image assez claire de ce qui m'est arrivé pendant la guerre, malgré le fait que j'aurai bientôt 90 ans et qu'il faudra me mettre au pâturage, comme un vieux cheval de guerre !

Wally as a young soldier, 1944

